

sentir vivre. Le brouillard du matin se dissipait peu à peu, ne laissant d'autres traces de son passage que quelques gouttes de rosée étincelant ça et là sur l'herbe des prairies ou la verdure satinée des feuilles. On voyait encore quelques flocons grisâtres s'enfuir vers le couchant ou s'accrocher aux collines environnantes, dont ils marbraient les sinueux contours. Les travailleurs commençaient gaiement leur ouvrage, n'ayant à cette heure matinale ni le ressentiment des fatigues de la veille, ni le souci de celles du jour. De l'autre côté du joli torrent de l'Eaugrogne, de longs troupeaux à la physionomie heureuse et hébétéé suivaient lentement la rive ou s'abreuyaient en passant. La gaie chanson du pâtre, les voix lointaines des moissonneuses, la fumée bleuâtre s'échappant du toit des chaumières réveillées, le bêlement des vaches mêlé au bruit de leurs clochettes, quelque chant d'oiseau caché dans les arbres, toute cette scène de vie et de fraîcheur que la nature renouvelle, chaque matin, paraissait à Napoléon Potard plus attrayante que de coutume et le plongeait dans une sorte de rêverie taciturne : il n'en sortit qu'en arrivant au pré choisi pour le duel, et protégé contre les regards indiscrets par de larges fossés qu'ombrageait un double rideau de pruniers sauvages et d'ormes.

Là, Pierre Aubrespy s'occupa, avec un soin paternel, de quelques détails dont il avait appris par expérience l'importance relative. Il y avait quelque chose de touchant dans ce mélange de stoïcisme et de sollicitude. Malgré l'affection extraordinaire qu'il paraissait porter à son jeune ami, il n'eût pas dit un mot pour empêcher un duel que, d'après ses idées, il regardait comme nécessaires ; et, du même temps, il ne négligeait rien de ce qui pouvait en diminuer les chances défavorables.

Il examina avec une attention minutieuse de quelle façon Napoléon Potard était habillé, si rien ne pouvait gêner ses mouvements, etc., puis il lui demanda brusquement : Savez-vous faire des armes ?

— Comme on le sait, quand on a six mois de salle.

— Commu, reprit Aubrespy avec un léger mouvement d'épaules ; c'est égal, avec du cœur tout s'arrange, et vous en avez... Oh oui ! ajouta le vétérana, dont le regard s'alluma tout à coup.

— Je le crois, répondit simplement notre héros.

— Suffit : maintenant écoutez-moi. Vous avez affaire à un homme brave et adroit : ayez toujours l'œil au grain et la pointe au corps : vous êtes leste, souple et fort, ne vous fendez pas, et pendant les quatre premières minutes, contentez-vous de parer ; à la cinquième, tous les tireurs sont de même force sur le terrain. Sur-tout, tûchez d'oublier ce que votre maître d'armes vous a appris ; et que Dieu vous garde ! Mais si par malheur... oh ! non, non, c'est impossible ; il ne sera pas dit que celui que... qu'il... Tenez, je ne sais pas ce que je dis, mais, par grâce, permettez-moi de vous embrasser !...

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; ce fut l'accolade de chevalier transporté au dix-neuvième siècle. Pendant ce temps Cyprien Sureau continuait son répertoire grand, et fredonnait ces deux beaux vers de monsieur Scribe :

Un vieux soldat sait mourir et se
taire,
Sans murmurer !

A sept heures moins quelques minutes, Raoul de Domazan arriva avec ses deux témoins et le chirurgien des Eaux, qu'ils amenaient par précaution. Le sémillant officier paraiss-